



Micheline
Lachance

Le frère
André

L'histoire de
l'obscur portier
qui allait accomplir
des miracles

NOUVELLE ÉDITION MISE À JOUR ET AUGMENTÉE

 LES ÉDITIONS DE
L'HOMME

Table des matières

Introduction	9
------------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre 1 : Une autre journée de purgatoire.	15
Chapitre 2 : L'huile de saint Joseph	35
Chapitre 3 : La chapelle sur la montagne	55
Chapitre 4 : Elle ne mourra pas	75
Chapitre 5 : Interdit de toucher aux malades.	85
Chapitre 6 : L'exil en Nouvelle-Angleterre	105
Chapitre 7 : Enlevez-moi toutes ces béquilles!	123
Chapitre 8 : L'année du tintamarre	137
Chapitre 9 : La chasse aux déserteurs.	155
Chapitre 10 : La grippe espagnole	171

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre 11 : Haro sur le charlatan!	187
Chapitre 12 : Sous le ciel de la Californie	213
Chapitre 13 : Moi, les miracles, j'y crois pas	227
Chapitre 14 : Je m'en vais à mon «bourreau».	245
Chapitre 15 : Les femmes, c'est du poison	261
Chapitre 16 : Misère noire!	279

Chapitre 17 : À quatre-vingt-sept ans bien sonnés . . .	305
Chapitre 18 : Guérissez-moi!	325
Chapitre 19 : La peur bleue des communistes	341
Chapitre 20 : Adieu, petit frère	353
Chapitre 21 : Un bâtisseur de cathédrale	367
Chapitre 22 : Comment on devient un saint	377
Épilogue	397
Remerciements	415
Sources	417
Index	421

Chapitre 1

Une autre journée de purgatoire

Le tramway quitte la gare du Chemin Saint-Luc¹ juste en face du Collège Notre-Dame. Il regagne cahin-caha le terminus de la rue du Parc. L'engin criard ramène vers le bas de la ville les derniers malades venus raconter leurs misères au frère André.

Le jour descend. C'est l'entre chien et loup. Un petit homme chétif, sans âge, referme derrière lui la porte d'entrée de la gare. C'est dans cet abri de fortune que le frère André reçoit ses visiteurs depuis quelques mois déjà. Jour après jour, arthritiques, cancéreux, tuberculeux s'entassent dans cette salle d'attente improvisée. Il a fallu s'organiser avec les moyens du bord, car le père supérieur est formel : aucun malade ne doit franchir la porte du collège ni circuler dans les corridors. Le risque de contagion pour les élèves est trop sérieux.

— Une autre journée de purgatoire qui s'achève, soupire le frère André, en voyant le tramway s'éloigner.

Il paraît vieilli, ce soir, le petit frère. Plus voûté que d'habitude. Il se dirige lentement vers le collège où il doit reprendre son poste de portier. Sur sa route, le religieux croise son supérieur qui raccompagne le médecin attitré du collège à la grille du jardin.

— Tiens, notre frère grasseyeux a fini de frotter son monde pour aujourd'hui ! s'écrie le docteur, cinglant.

Le frère André baisse la tête et va son chemin. Quand donc le docteur Charette cessera-t-il de s'acharner contre lui ! Sa hargne n'a pas de répit. Le médecin élève la voix pour être

1. Aujourd'hui Chemin de la Reine Marie.

certain que ses propos acerbes seront clairement entendus du frère. D'un ton chargé de mépris, il frappe :

— Savez-vous, père supérieur, que les activités de votre guérisseur commencent à faire du bruit ? J'ai ouï dire que le curé de la paroisse se plaint de cette vilaine habitude qu'a votre protégé de frictionner les gens avec de l'huile de saint Joseph. Il prétend que le frère André est en train de faire de la religion catholique une religion de frottement. Il va pourtant falloir sévir avant que...

Le frère André n'entend plus. La fin de l'attaque se perd. Une flèche de plus décochée à son endroit. Pourtant, ce soir, il a le cœur gros et les insultes ne passent pas. S'il se laissait aller, il éclaterait en sanglots.

— Frère André, on vous demande au téléphone.

« Allons, il faut se secouer », songe le petit frère brusquement ramené à la réalité. Il presse le pas, s'enferme dans sa loge de portier et va jusqu'au téléphone. Peut-être est-ce une personne qui a besoin de son aide ?

— J'écoute, dit-il, en approchant le récepteur de son oreille.

— Vous n'êtes qu'un charlatan ! lance une voix inconnue avant de raccrocher bruyamment.

Dans le silence de la porterie, de ces quatre murs entre lesquels il passe le plus clair de son temps jour et nuit depuis trente ans, le frère André pleure pour de bon. « Je ne sais pas ce que je leur ai fait, s'interroge-t-il. Pourquoi me font-ils tant de difficultés ? Est-ce donc si mal de prier saint Joseph avec des malades ? »

Le harcèlement du docteur Joseph-Albini Charette ne date pas d'hier. Le frère André se sent bien insignifiant à côté du médecin qui est marguillier de la paroisse et commissaire d'école. Il jouit d'une réputation à toute épreuve. Ses opinions ont force de loi. S'il pose un diagnostic médical, on s'incline.

Le frère André sait trop bien pourquoi le médecin ne le laisse pas respirer. Il se rappelle cet incident de 1884 alors qu'il avait 39 ans... Le docteur Charette avait imposé le lit à un jeune élève du collège qui souffrait de fièvre maligne. L'enfant reposait à l'infirmierie quand le frère André s'arrêta à son chevet. Pendant son noviciat, quelques années plus tôt, il avait assisté les infirmiers et les médecins de l'institution qui soignaient les malades. Depuis ce temps-là, le frère avait conservé l'habitude de leur rendre visite.

À la vue du jeune garçon assis dans son lit, la tête appuyée sur des oreillers, le frère André esquissa un sourire et s'étonna :

— Qu'est ce que tu fais au lit à pareille heure, petit paresseux ?

— Je suis malade, protesta l'enfant.

— Mais non, renchérit le frère, tu n'es pas malade. Va vite jouer dehors avec tes petits camarades.

Le garçonnet ne se le fit pas dire deux fois.

Dès qu'il connut la nouvelle, le docteur Charette, bouillant de rage, apostropha le frère André. Comment un simple frère sans instruction osait-il passer outre à ses directives ? Timidement, le frère André essaya de plaider sa cause :

— Mais l'enfant ne fait plus de fièvre !

— J'affirme le contraire, répliqua le médecin exaspéré, en plongeant le thermomètre dans la bouche du jeune malade.

Il fallut bien se rendre à l'évidence : la fièvre était tombée. Une longue guerre venait d'être déclarée. Une lutte sans merci.

Dans sa loge, le frère André soupire. Il prend son mal en patience. Si au moins, il pouvait se vider le cœur. Hélas ! le frère Aldéric, son vieil ami, son confident, est mort. Comme il se sent seul !

On frappe. Le frère André chasse ses sombres pensées. Dans l'embrasement de la porte, un homme repoussant le supplie

des yeux. Une tache rouge et boursouflée le défigure du front jusqu'au menton. La plaie suppure.

— Frère André, implore le visiteur, touchez-moi la tête et guérissez-moi.

Le frère André est embarrassé. Il n'a pas la permission de recevoir ses malades au parloir. Il hésite, puis répond avec douceur :

— Allons, vous ne savez pas tout ce qu'on dit contre moi ? Priez plutôt saint Joseph et vous serez guéri.

Édouard Lacroix baisse la tête. Il balbutie deux ou trois syllabes, mais la suite reste étranglée dans sa gorge. Il essuie maladroitement les larmes qui coulent sur sa joue malade. À côté de lui, sa mère, résignée, lui prend le bras comme pour repartir. Mais l'homme résiste. Dans un ultime espoir, il murmure tout bas :

— Je vous en supplie, touchez-moi la tête...

Le frère André le prend par les épaules et le dirige lentement vers la chapelle. Ému par tant de souffrances, il ne peut s'empêcher, chemin faisant, de lui tapoter le derrière de la tête. Sa voix se fait paternelle :

— Allez à la chapelle et faites ce que je vous dis.

L'homme disparaît dans la pénombre au bras de sa mère. Le jour est tout à fait tombé. Le petit frère ne s'en est même pas aperçu. Il est là, dans sa cellule, perdu dans ses pensées.

* * *

Ses souvenirs le ramènent trente ans en arrière. Il revoit toutes ces années à la porterie du collège Notre-Dame, à la Côte-des-Neiges. Quand on s'étonne de le trouver à son poste après plus d'un quart de siècle, il ironise :

— Après le noviciat, mes supérieurs m'ont mis à la porte et j'y suis resté !

La vie a changé au fil des ans. Pourtant, la petite loge du portier est demeurée en tout point la même depuis 1882. Mêmes murs de crépis, hauts et monotones. Même carrelage au plancher. Pour tout compagnon, une image encadrée de saint Joseph et un vieux crucifix.

Quel confort à côté du collège moyenâgeux d'avant 1880 ! Les pièces de l'hôtel Bellevue, converti à la hâte en institution scolaire, étaient exiguës. À tel point qu'on avait dû loger les sœurs responsables de l'entretien dans... l'ancien caveau à légumes. Elles y demeurèrent jusqu'à ce que l'on construise un étage au-dessus de l'écurie. C'est d'ailleurs dans cette écurie que l'on installa les cuisines. Le toit coulait désespérément les jours de grandes pluies. Les anciens propriétaires n'ayant jamais posé les ardoises, il était simplement recouvert de minces lattes.

Le frère André l'a bien connue, cette sombre cuisine mal chauffée. La plupart du temps, il y prenait ses repas seul et en vitesse, sur un coin de la table. Inévitablement, le son strident de la cloche le ramenait, entre deux bouchées, à son poste de portier. Que d'humidité détestable se dégageait de cette cuisine où l'on avait l'habitude de suspendre les vêtements mouillés, frais sortis des cuves ! Tout au long du jour, le poêle ronflait. Mais, comme il tirait mal, il enfumait la pièce plus qu'il ne la réchauffait. Les petites sœurs avaient beau mettre la soupe à cuire au petit matin, il arrivait souvent, hélas ! que les pois n'étaient qu'à demi-cuits, l'heure du souper venue. Si on en mangeait du pain pis des patates dans ce temps-là !

Le frère André ferme les yeux. Il se laisse envahir par ces souvenirs qui remontent au temps où l'on construisait le nouveau collège. Après 1883, la vie est devenue beaucoup plus facile. Mais la loge du portier est restée bien sobre : un banc de cuirette rembourré pour dormir, une commode et une armoire à vêtements. Voilà son royaume. Entre les sons de cloche

annonçant l'arrivée des visiteurs, le petit frère raccommode les soutanes et les chaussettes. Il fabrique aussi des cordons de laine noire que les religieux portent en guise de ceinture.

— Frère André, je viens vous aider.

Le portier lève les yeux. C'est Maurice, le petit Duplessis, qui deviendra plus tard premier ministre du Québec. Il entre en coup de vent dans la pièce. Les jours de congé, l'étudiant vient prêter main-forte au frère. Celui-ci accueille les visiteurs tandis que Maurice court aux quatre coins du collège prévenir les élèves qui sont demandés au parloir. Les étudiants commencent à être nombreux au collège Notre-Dame. Lors de l'ouverture, en 1869, on en dénombrait un peu plus de vingt. Une dizaine d'années plus tard, les voilà trois cents! Sans ascenseur ni système d'interphone, c'est la course folle à travers l'édifice aux heures d'affluence. Quand il est seul, le petit frère s'essouffle à monter et à descendre les escaliers à toute vapeur afin d'être de retour au poste avant l'arrivée des prochains visiteurs.

Et le père Louage qui n'entend pas à rire! Personne n'en revient dans la communauté. On dirait que le père supérieur a une dent contre le frère André. Il l'accable de reproches pour tout et pour rien. Il a l'air de croire que le portier peut être partout à la fois. Pour blaguer, les religieux appellent le frère André, le « paratonnerre du collège ». C'est lui qui essuie les sautes d'humeur du supérieur.

Le père Louage a le don d'embarrasser ses subalternes. Il le fait avec un sans-gêne révoltant. Le frère André ressent encore les frissons de l'humiliation en revoyant le regard tyrannique de son supérieur qui l'apostrophe froidement :

— Où étiez-vous, frère André ?

Comme d'habitude, le petit frère s'était rendu au bureau de poste, à cinq minutes de marche, pour y prendre le courrier

du collègue. Le frère Osée le remplaçait à la porte. Or ce dernier eut la mauvaise idée de s'éloigner de son poste au moment même où un visiteur sonnait. Personne pour répondre. Le visiteur insiste, frappe plus violemment, tant et si bien que le père Louage, un bouillant méridional, se voit obligé de sortir de son bureau et de descendre au rez-de-chaussée pour répondre à la porte.

Au retour du frère André, le père supérieur ne mâche pas ses mots. Le portier essaie d'échapper aux remontrances :

— J'étais au bureau de poste, explique-t-il honnêtement.

— Voyons, réplique le supérieur maussade, je suis Provincial, supérieur, économe ; maintenant, il faut en plus que je sois portier ! Baisez la terre, frère André.

Devant le frère Osée, malheureux mais impuissant de voir son confrère blâmé à sa place, le frère André s'exécute sans mot dire.

* * *

Pas facile la vie de portier sous le règne du père Louage ! Heureusement, quand le vase déborde, le frère André peut se reconforter auprès de son vieil ami le frère Aldéric.

Pauvre frère Aldéric ! S'il jouit de l'estime de tous, tant en France, son pays natal, qu'au Québec, sa patrie d'adoption, on ne peut pas dire qu'il soit dans les bonnes grâces du père Louage. À son tour, il doit, lui aussi... baiser la terre !

L'amitié qui unit les frères Aldéric et André est de celles qui durent une vie. Tout contribue à rapprocher les deux hommes : leur attachement à Saint-Césaire, petit village qui a vu grandir le frère André et où le frère Aldéric enseigna peu après son arrivée au Canada. Mais leur ferveur commune pour saint Joseph s'avère le lien le plus fort entre eux.

Le frère Aldéric a été le premier véritable confident du frère André durant les années passées au collègue Notre-Dame. C'était autour de 1877. Le religieux français, installé à la Côte-des-Neiges depuis deux ans, écoutait avec émerveillement le petit frère de dix-huit ans son cadet lui raconter toutes les faveurs obtenues de saint Joseph grâce à l'huile qui brûle sous la lampe dans la chapelle.

Avant de rencontrer le frère Aldéric, le portier du collègue n'avait jamais osé parler à quiconque des guérisons dont il était témoin. Il profitait de courses à faire en ville pour apporter furtivement de l'huile de saint Joseph aux malades du voisinage.

Loin de remettre en question l'usage de l'huile, le frère Aldéric encourage son jeune ami à continuer son travail. La technique, lui explique-t-il, n'est pas nouvelle : dans la plupart des sanctuaires européens, les pèlerins ont recours à l'huile qui brûle près de l'autel².

Quand il s'arrête à la porterie pour faire la conversation, le frère Aldéric lit à haute voix des extraits d'articles parus en France dans les *Annales de l'Association de Saint-Joseph*.

L'auteur y fait le récit de « cures merveilleuses » obtenues grâce à l'application sur la partie malade « d'un peu d'huile qui a brûlé devant une relique de saint Joseph, à la suite de deux ou trois neuvaines ou devant la statue³. »

Le frère Aldéric a lui-même été guéri d'une blessure à la jambe à l'aide du procédé si cher au frère André. Il décide donc, un beau jour de 1878, d'envoyer le compte rendu de sa guérison à la revue française qui publie sa lettre au mois de juin.

2. Catta, Chanoine Étienne, *Le frère André et l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal*, Montréal, Fides, 1964, p. 209-210.

3. *Op. cit.*, p. 48.

Mon Révérend Père,

Je vous prie de publier... à la louange de saint Joseph quelques-unes des nombreuses faveurs qu'il a daigné nous accorder ici avec cette libéralité qui s'étend partout à ceux qui l'invoquent avec confiance et amour...

Le 5 février dernier, je me fis en tombant sur un fer presque tranchant une blessure jusqu'à l'os de la jambe droite...

Je ne pris aucune précaution, n'attachant aucune importance à cet accident. Avec deux ou trois jours d'un repos absolu, le mal aurait probablement disparu... Je ne dis rien à personne et continuai d'aller et venir et de me livrer à mes occupations ordinaires. Au bout de huit jours, je dus m'arrêter. La plaie s'était envenimée sous l'influence du froid et de la marche, et ma jambe était enflée. Les soins du docteur ne tardèrent pas à faire disparaître l'enflure, et l'on fit sur ma jambe des applications de gomme de sapin...

Le frère Aldéric raconte ensuite comment son mal s'aggrava en dépit d'une surveillance médicale étroite. Ni la gomme, ni les onguents ne réussirent à conjurer le mal. Le pauvre malade tremblait à l'idée qu'on allait peut-être lui couper la jambe. Mais lisons la suite de sa lettre :

N'ayant plus aucune confiance dans tous ces onguents mitonmitaine, je tournai mes regards vers l'ami des malheureux, le médecin des malades abandonnés, vers notre bon et puissant saint Joseph...

Le 31 mars, je me fais conduire à la Côte-des-Neiges pour la réunion ordinaire du Conseil provincial. Là je demande au petit frère André de me procurer un peu d'huile de la lampe de saint Joseph, de cette huile dont il m'avait dit des merveilles.